

Deux illusionnistes du roman

Châteaux en Berry

*De la panne d'inspiration considérée comme un des beaux-arts :
c'est l'Écrivain en proie aux affres de l'ennui que mettent en scène les récits
de Frédéric Berthet et d'Eric Chevillard*

Voilà une chose qu'on ne sait pas, peut-être parce que l'épaisseur rustique et intemporelle des romans de George Sand empêche de la savoir, mais enfin ne mésestimons pas l'aubaine qui nous permet d'attester ce fait, ni la portée d'icelui : le Berry est venu assez tard à la littérature. On a beau remuer le Moyen Âge, fouiller la Renaissance, vider le siècle des Lumières : un prédicateur franciscain, quelques poètes de cour, une poignée de jésuites ne font pas le printemps. Ce n'est pas que le Berry soit infécond, sous l'aspect artistique. C'est même un séjour profitable aux peintres, aux architectes, aux sculpteurs. Ils ont signé le Berry, ses pierres, ses châteaux, leurs fantômes hantent encore les ruines. En revanche, on ne s'improvise pas écrivain à Saint-Amand-Montrond du jour au lendemain. Il y faut ruse, patience, beaucoup d'immobilité, des silences de chat guettant un ennemi supérieur en nombre, une paresse de tous les instants.

C'est en somme l'instruction qu'a suivie à la lettre Frédéric Berthet, dans l'infime clapotis des étangs à brochets et la vacuité des sous-bois où vont s'enfouir les songeries du Grand Meaulnes, à la faveur d'un douloureux apprentissage du terroir berrichon auquel il n'a pas consacré moins de deux livres. Normal, car il y a deux écrivains, dans cette histoire. Il y a Frédéric Berthet, l'écrivain. Et il y a le personnage de Frédéric Berthet, qui lui aussi est écrivain. Il s'appelle Victor Trimbart, et il est le héros de « Felicidad », une fiction condensée en quelques nouvelles mélancoliques ou découragées dont « Paris-Berry », le second recueil, serait par ailleurs la chronique, l'agenda, le carnet de notes – bref, le ramasse-miettes. L'effet comique vient de cette disposition en miroirs, où s'épient à travers deux titres l'amertume et la dérision, la tristesse et l'humour d'une désolante idée fixe : comment devient-on écrivain ?

En allant fuir le monde dans le Berry. Sans téléphone, sans courrier, mais avec le chat. C'est ce qu'ils croient, au bar du Pont-Royal. Ils ne jurent que par les chats, le Cher et les choux. Là-bas, on arbore pour un public de caissières en bustes et de fenêtres closes un vieux chapeau cabossé et une canne à pommeau, en sorte d'avoir l'air d'un auteur (l'écrivain se doit d'exhiber sur sa personne les instruments de sa considération). Il suffit alors d'attendre. Que les feuilles tombent, que les puces trouvent le chat, que les troubles



Jacques Saslier-Gallimard



Ulf Anderson-Gallimard

Eric Chevillard (en bas) : « Il n'y a pas deux manières d'être heureux sur terre. Il faut être trompettiste de jazz. » Quant à Frédéric Berthet (en haut), plutôt qu'écrivain, il se serait bien vu boulanger.

d'élocution apparaissent. Et c'est gagné. Un matin, on se demande : « Qui suis-je ? » On ne reconnaît plus rien. Ni le chat, ni le chapeau, ni la guérisseuse. On contemple la vie comme si elle vous était étrangère. On la tient en observation. C'est le miracle : on est devenu écrivain. Il ne reste plus, à toutes fins utiles, qu'à produire le chef-d'œuvre qui vous a mis dans cet état.

On voit par là que le problème est d'abord technique. L'hébétéude est une seconde nature. Un écrivain, au fond, c'est toujours un type qui trébuche sur son lacet dénoué. Il lui faut à tout prix s'étaler. De tout son long. « Qui ignore encore que les problèmes techniques sont des drames existentiels ? », interroge l'excellent Frédéric Berthet, greffier des manques et des vétilles, brocanteur des petits désastres, le Paganini du

désarroi (si l'on ose dire). Il y a du Blondin sans alcool et du Morand sans voyage dans cette ivresse sèche où s'abandonne un derviche de la solitude, sur son arpent berrichon.

Du « Qui suis-je ? » au « Qui sommes-nous ? », il n'y a d'ailleurs qu'un bond, franchi avec allégresse au-dessus des gouffres par l'intrépide et lunaire Eric Chevillard. Déjà auteur de « Mourir m'enrhume » et de quelques autres romans de veine burlesque, comme « le Caoutchouc décidément », Eric Chevillard nous fait lui aussi le coup de l'écrivain en panne. C'est peu dire que Crab est dans les affres. Il a bien deux bras et deux jambes comme tout le monde, mais il ne sait plus à quoi servent celles-ci, ni à quoi ceux-là. Surpris à marcher sur les mains, il ne suscite que des applaudissements de pure courtoisie. Crab est le genre d'homme qui visserait un abat-jour à son parapluie. D'ailleurs, il visse un abat-jour à son parapluie : un écrivain-né, sans doute aucun. Et autiste, avec ça. Le moindre dialogue avec une femme nécessite la présence d'un interprète.

Ainsi l'irrésistible Chevillard, notre Lewis Carroll, file-t-il la métaphore dans « la Nébuleuse du Crabe », récit des aventures digressives et cocasses de l'illustre Crab, l'inventeur de la machine à broyer du noir. Une machine formidablement ingénieuse et efficace, dont quelques semaines de pratique assurent la parfaite maîtrise. Crab a toutes les raisons de s'en montrer fier. Cependant, l'Institut national de la Propriété industrielle refuse de lui délivrer un brevet, considérant que son invention ne diffère en rien de la classique machine à écrire. Alors Crab se meurt d'ennui, à cela près que même le néant ne l'attire pas. Cessez d'écrire, lui conseille-t-on, faites-vous oublier quelque temps. Peine perdue : écrire est pour Crab « la seule façon de se mouvoir ». Crab ou Trimbart, même combat. Ils auraient pu devenir gardiens de phare au bord du vieil océan, surveillants d'une usine désaffectée, mais non. Pauvres écrivains. Ils finiront tous à genoux, à observer les lézards et bricoler les horloges, héros contemplatifs et dépossédés toujours chéris du Pont-Royal. Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien fabriquer dans le Berry ?

JEAN-LOUIS EZINE
« Felicidad », par Frédéric Berthet, Gallimard, coll. « P'Infini », 156 pages, 80 F. « Paris-Berry », du même auteur aux mêmes éditions, 94 pages, 62 F.
« La Nébuleuse du Crabe », par Eric Chevillard, Minuit, 124 pages, 65 F.